

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

RICHARD WAGNER.....	Lettres inédites à Théodore Uhlig
MIGUEL ZAMACOIS.....	Le Marabout
A. DUPOUX.....	Nedjma
ERNEST DAUDET.....	Nouvelle inédite
JEAN TÉTEL.....	La Mort du général Moreau
HENRY BORDEAUX.....	Guy de Maupassant bureaucrate
PIERRE DENYS.....	L'Enfance de Mistral
MARCELLE ADAM.....	La Passion de Frédéric Chopin
ANDRÉ BEAUNIER.....	Les Suffragettes
LUDOVIC NAUDEAU.....	Histoires naturelles
	A travers les Revues
	L'Épouse japonaise
	Le livre du jour

Page Musicale

GASTON SALVAYRE..... « Solange »

LETTRES INÉDITES

DE

Richard Wagner
A THEODORE UHLIG

(1849-1852)

La correspondance de Richard Wagner avec son ami Théodore Uhlig remonte à l'époque où l'illustre compositeur essayait vainement de faire représenter ses œuvres sur les principales scènes d'Allemagne. Très affecté par ses échecs successifs, il n'en travaillait pas moins à la partition de *Lohengrin* commencée en Bohême et achevée à Dresde à la fin de 1847. Il prit part, dans les rangs des démocrates les plus ardents, au mouvement révolutionnaire de 1848. En mai 1849, il dut quitter Dresde et se réfugia à Zurich, où il devint directeur du Cercle musical et chef d'orchestre du théâtre. C'est de là qu'il écrivit à son ami Uhlig, resté à Dresde, la plupart des lettres qu'on va lire et que je tiens d'un érudit wagnérien.

G. D.

Zurich, le 9 août 1849.

Cher ami,

De temps à autre je suis très préoccupé à votre sujet; comment allez-vous? Votre santé est-elle bonne? N'avez-vous eu aucun ennui à cause de la réaction? J'ai peu d'amis à Dresde après lesquels je puisse reporter souvent ma pensée; toutefois, le réconfortant souvenir d'une symphonie passionnée de Beethoven me revient à l'esprit; et je me retrouve de nouveau, avec joie et affection, parmi les musiciens de l'orchestre royal. Mais il faut que je vous confesse franchement que la liberté que je respire ici, dans la fraîcheur des brises alpestres, me plaît immensément. Qu'est-ce que l'habituel souci du soi-disant avenir de la vie bourgeoise, quand on la compare avec la sensation qu'aucun obstacle ne s'oppose au développement de nos plus nobles activités? Combien rares sont les hommes qui préfèrent leur propre intelligence à leur propre ventre? J'ai fait mon choix; je ne ressens plus le trouble de l'indécision; aussi je me sens libre jusqu'au plus intime de mon âme, et je peux dédaigner tous les tourments extérieurs.

Personne n'échappe aux mauvaises influences de la « barbarie civilisée » de notre temps; mais pouvons-nous empêcher qu'elles aient raison de la partie la meilleure de nous-mêmes. Mon ami Liszt me demande avec insistance d'écrire un ouvrage pour Paris; j'ai été là-bas, et je me suis mis d'accord avec un poète de qualité auquel je fournirai le thème complet d'un « livret ». A son tour, il doit se charger de le rédiger en français et de m'en faire confier la partie musicale par le théâtre de l'Opéra. (Excusez-moi, je ne suis mal exprimé.) Maintenant, à part *Siegfried*, j'ai en tête deux arguments tragiques et deux comiques; mais aucun ne comprendrait un livret en français. J'ai également dans l'esprit un cinquième argument et peu m'importe la langue dans laquelle il serait développé: *Jésus de Nazareth*. Je pense offrir ce dernier au poète français et me libérer ainsi de toute préoccupation, car dans le choix de l'argument, je vois l'effroi de mon collaborateur. Si l'auteur a le courage de résister avec moi aux conflits innombrables que déterminent le développement d'un tel argument, je considérerai ce fait comme un ordre du destin et je me mettrai immédiatement à l'ouvrage. Si l'abandonne, tant mieux! Je serais alors libre de ce travail.

J'agis ainsi uniquement pour mes créanciers, auxquels serait destiné le gain de Paris. Dans quelles bonnes dispositions m'a mis, de nouveau, le mouvement artistique de là-bas, un mien très important article de la revue *National: Art et Révolution*, qui, je crois, sera publié en allemand par Wigand, à Leipzig, sous forme d'opuscule, pour le démontrer. Je vis ici béatement, selon tout ce qu'il y a de meilleur dans ma nature: ma pauvre femme était pour moi ma seule et unique grande préoccupation; j'espère qu'elle me rejoindra sous peu. A ma grande surprise, j'ai découvert que je suis célèbre, ici, tout au moins, grâce aux transcriptions pour piano de mes œuvres, dont des actes entiers ont été exécutés, à diverses reprises, dans des concerts et dans des réunions chorales. Au commencement de l'hiver, je retournerai à

Paris pour faire exécuter quelque chose et m'entendre au sujet de mon œuvre. Vous ne pouvez pas vous imaginer quelles joissances on éprouve dans la vie frugale lorsqu'on sait que par elle la plus noble des choses, la liberté, vous est assurée.

Hier, finalement, j'ai reçu mes partitions; j'ai essayé *Lohengrin* au piano, et je ne puis vous décrire quelle impression j'ai ressentie de mon œuvre, extraordinaire et puissante impression, qui m'a induit à vous adresser une demande. A la suite de ma requête, vous avez commencé la transcription pour piano de cette œuvre; pour vous, et spécialement pour moi, il me serait désagréable de voir ce travail interrompu. Si vous êtes toujours disposé à le faire et que vous voulez bien continuer à me témoigner votre amabilité (à la condition, bien entendu, que vous serez rétribué par le futur éditeur de l'opéra), je vous prie de demander la partition au théâtre de Dresde, et d'en achever la transcription.

Adieu donc, et conservez-moi votre amitié.

Zurich, 16 septembre 1849.

Très digne ami et « Königlich Ham-

mermusik » toujours en fonction.

Tout d'abord, recevez ce titre flatteur en retour de celui que vous me donnez d'« Kapellmeister ».

Permettez-moi de vous remercier de votre excellente lettre. Je vous suis très reconnaissant d'avoir distrait pour moi un peu de temps à vos profondes études sur la nature de la mesure en 3/4. Vous me montrez une fidélité et une amabilité que, pour des raisons d'Etat, les fauteurs de haute trahison ne méritent pas.

Essayez de concilier tout cela avec vos

devoirs de conscience de parfait Saxon; quant à moi, comme homme considéré au point de vue politique, non seulement je vous absous, mais je me réjouis de tout cœur.

Je remercie Dieu qu'il ne m'ait pas rendu absolument triste; maintenant que ma femme est ici, je dois penser aux moyens d'existence pour les prochains mois! Je n'ai pas encore songé à me remettre au travail. La semaine prochaine, nous irons habiter une petite maison, où j'aurai une chambre spéciale pour travailler; jusqu'à présent, j'ai eu seulement à ma disposition un angle de table pour écrire dans une chambre commune, et cette circonstance explique de quelle façon j'ai réussi à satisfaire à votre demande, et préparer mon article. En copiant, j'ai fait diverses modifications, en sorte qu'il vous intéressera de comparer le manuscrit inclus avec l'ancienne version; je voudrais appeler aussi votre attention spécialement sur la troisième partie des *Niedelungen*, et aussi sur la seconde qui a rapport avec la « propriété royale », dans laquelle, vous verrez, j'ai étudié la question à fond. Je vous enverrai un petit travail avec prière de le faire parvenir, ainsi que la lettre incluse, à l'éditeur Wigand, à Leipzig; je l'espère, mais je vous propose, en cas de nécessité, de faire une souscription parmi les radicaux composant l'orchestre.

Wigand a publié un de mes articles en langue française: *Art et Révolution*, dans le *National*; je n'ai encore rien su de ce sujet, procurez-vous ce petit article dès qu'il verra le jour, c'est seulement un préambule. Dès que je me remettrai au travail, je le ferai suivre d'un essai plus étendu: *L'Œuvre d'art de l'avenir*, qui sera suivi d'un troisième article, *Les Artistes de l'avenir*, comme conclusion. Je ne vous donnerai pas un résumé du contenu de ces écrits, il ne peut être fait d'une façon abrégée, mais seulement définitive et complète. Il est absolument indispensable que je puisse terminer et répandre ce travail avant de continuer mes travaux artistiques immédiats. Il faut que j'atteigne le but que je me suis fixé, et tous ceux qui s'intéressent à moi comme artistes doivent arriver à mon égal, à une compréhension parfaite; autrement, ils tâtonneront pour toujours dans une demi-obscurité, ce qui est pire que l'obscurité complète. Si j'accomplis ce travail d'une façon satisfaisante pour moi, je me remettrai alors à la musique de *Siegfried*, et à cela j'aspire du plus profond de mon âme. Avec la même sincérité, je désire me soustraire aux propositions de l'Opéra de Paris, que j'ai acceptées si à contre-cœur. Contraint de penser au gain, je n'ai pas, naturellement, repoussé l'idée et j'ai attendu les événements. De sorte que, maintenant, comme je vous l'ai déjà dit, je me trouve pris entre cet étrange dilemme: ou d'accepter l'offre honnête de Paris, ou d'avoir à vaincre mon intime aversion.

Ce qui arrête ma décision, ce n'est pas tant d'avoir à écrire une œuvre pour Paris, que la pensée que je pourrais avoir sérieusement à lutter contre l'arrogance et le sens pratique de ma femme, si je devais lui dévoiler toute la vérité: c'est-à-dire que je n'ai aucunement le désir d'écrire un opéra pour Paris. Si cette affaire n'avait pas, à beaucoup de points de vue, quelque rapport avec les nécessités de ma vie matérielle, ma femme céderait. Voilà le nœud gordien et je ne puis le trancher facilement. Ma femme commence à être humiliée de notre séjour à Zurich, et elle pense que nous devrions faire croire à tout le monde que nous sommes déjà à Paris.

Vous voyez, mon cher ami, ce sont des inepties, comme la vulgaire recherche de la réputation, la nécessité du pain quotidien, qui m'empêchent d'exercer — et d'une manière décisive — leur auguste et moderne souveraineté sur le vrai et libre vol de l'Art. Mais puis-je choisir? Certainement, non, pas même si des amis comme vous consentent à être prudents et pratiques. Je veux être heureux, et un homme ne peut l'être s'il n'a pas la liberté; mais, seul est libre celui qui peut, et, par conséquent, doit l'être. Quoique satisfait l'intime nécessité de son être est libre, parce qu'il se sent « un »

avec lui-même, parce que tout ce qu'il fait répond à sa nature, à ses vraies nécessités. Quiconque subit une nécessité, qui ne lui vient pas de son esprit, mais de l'extérieur, est sujet à des tourments: il n'est pas libre, c'est un esclave malheureux.

L'homme libre brave les tourments extérieurs lorsque sa nature intime ne doit pas être sacrifiée: ces tourments sont alors des pointes d'aiguilles et non des blessures au cœur. Peu m'importe ce qui m'arrive, si je deviens ce que je dois devenir conformément à ma nature. Je serai, par conséquent, ce qu'il faudra que je sois, lors même que tout le monde m'abandonnerait.

A propos, si vous connaissez des personnes qui veulent me donner annuellement de quoi satisfaire à mes besoins matériels, en échange de tout ce que j'écrirai, ma vie durant, comme lettré ou musicien, donnez-leur, je vous en prie, mon adresse. Sans cette aide, je ne puis rien faire.

Adieu! Saluez encore une fois mes amis et donnez-moi immédiatement des nouvelles, écrivez souvent et ne vous préoccupez pas de la dépense: je trouverai le moyen d'économiser sur quelque autre chose!

J'aurai sous peu, ici, vos articles.

Adieu.

Novembre 1849.

Cher ami,

Voici encore une fois un ennui, ne vous fâchez pas s'il est trop pesant, je vous en prie. Je pensais que vous auriez préféré donner un coup d'œil à mon nouvel ouvrage avant son entrée officielle dans le monde: lisez-le, puis communiquez-le à Heine de façon à perdre le moins de temps possible; vous pourriez en lire une moitié, passer la première moitié à Heine tandis que vous lirez la seconde. Puis, je vous prie d'envoyer le manuscrit au jeune R... à Leipzig: il pourra le parcourir rapidement et le consigner après, avec la lettre à Wigand. L'essai, comme vous voyez, est devenu un peu volumineux; si, en de certains points, j'ai manqué de concision, j'ai dû laisser de côté beaucoup de choses; — mais j'espère n'en avoir oublié aucune qui ne soit d'une importance caractéristique. Vous l'avez maintenant entre les mains, lisez-le et vous jugerez par vous-même! Je ne suis disposé à faire aucun changement; il ne faut pas douter d'une chose à peine est-elle faite; qualités et défauts, pour la plus grande partie, se correspondent exactement.

En exposant dans cet écrit toute mon histoire jusqu'à aujourd'hui, je trouve presque superflu d'y ajouter autre chose; et je considère comme mon devoir de vous remercier cordialement pour vos lettres à propos desquelles je regrette de vous faire supporter des frais de poste aussi lourds; cela s'est produit souvent l'avant-dernière fois, soyez donc un peu plus modéré.

Votre dernière lettre me fait part de votre désir d'obtenir des comptes rendus favorables sur mes travaux littéraires. Ne vous en préoccupez pas tant. Une seule chose m'importe, c'est qu'ils soient les plus possibles; et tout ce qui sera fait en ce sens me sera agréable. Il est tout naturel qu'ils soient critiqués, mais cela me laisse indifférent. Je n'aime pas à être d'accord avec les nullités auxquelles je fais une guerre à outrance; car notre vie publique est au pouvoir de trop d'hommes indignes, spécialement des artistes et des lettrés de profession. Je suis seulement aujourd'hui troublé de mes amis parmi ceux qui vivent étrangers à cette majorité. Ici, il ne s'agit pas de convaincre, de remporter des victoires; l'extermination est le seul remède. Pour accomplir ceci en temps utile, nous acquiesçons la force nécessaire à nos disciples d'une nouvelle religion nous apprenons à nous connaître réciproquement, et à renforcer notre foi par un amour mutuel. Unissons-nous à la jeunesse, laissons mourir les vieux avec lesquels il n'y a rien à faire...

Mon humeur est moins bonne que l'été passé; l'automne et l'hiver ne sont pas mes amis, ajoutez-y les préoccupations de la vie — c'est la phrase, vous le savez, que l'on emploie pour indiquer les difficultés financières. Une de mes œuvres sera jouée à Paris au mois de janvier dans un concert organisé au Conservatoire. Même si je tourne mes yeux vers Paris, je ne dois pas de sitôt penser au succès et à la rémunération; en outre, j'éprouve un grand désir de composer vraiment une œuvre artistique, mais je ne suis en vérité, étant données les circonstances présentes, comment je pourrais satisfaire ce désir. De sorte que je suis suspendu entre le paradis et l'enfer; et j'éprouve une forte inclination pour l'enfer ou, tout au moins, durant la saison froide, il y a moyen de se réchauffer. Je me sens très seul!

Adieu et attendez de moi quelque chose de mieux que la lettre d'aujourd'hui.

Paris, 16 mars 1850.

... J'avais l'intention d'écrire un autre livre: *La Libération du Génie*, qui embrasserait tout; en comprenant son inutilité, j'ai résolu de me borner à deux petits essais, tout d'abord le *Monumental*, puis les *Leiters de la Civilisation*, en déduisant les conditions du Beau de la vie de l'avenir.

Mais quels résultats cela aurait-il donné? Nouvelle confusion, rien d'autre! et, pour comble, je n'aurais attiré aucune attention. Voici pourquoi j'en suis resté au poème d'*Achille*, qui me séduisait depuis quelque temps et que je voulais terminer pour la publication. Maintenant, tu me dis que Wigand ne veut même pas publier *Siegfried*. Dieu le bénisse! Il a plus d'esprit que moi.

Puis voici Liszt qui me prie d'écrire *Siegfried* pour qu'il soit présenté à Wei-

mar. Ceci me presse: si à Weimar ils savent comprendre *Siegfried*, même seulement à moitié, ce sera pour moi une victoire plus importante que toute autre; lorsque les gens ont devant eux quelque chose d'appréciable, ils croient, et s'ils sont rares, ils sont certainement plus nombreux que ceux que je pourrais espérer conquérir et convaincre par mes écrits. Donc, pour le moment, adieu, cher ami! Laisse de côté la publication de *Siegfried*: elle aurait la confusion pour unique résultat. Conserve le manuscrit!

Si je n'avais pas fait ces expériences sur moi-même, je serais peut-être resté dans l'embarras; mais, ayant observé la même chose en toi, la sympathie que je te porte m'est venue bien vite en aide. Après mon retour à Zurich, je me suis procuré tous les numéros du premier semestre de la *Neue Zeitschrift für Musik* et j'ai lu non seulement tous les articles, mais presque tout le reste. Tout d'abord, je lisais seulement les écrits; ils me procurèrent une jouissance inexprimable et ils m'apprirent beaucoup plus et mieux que tout autre travail. Je te remercie infiniment. Tu es un maître dans ton art, je ne puis rien te dire de ta compétence est écrasante, et personne qui ne possède une cervelle dans la tête ne risquerait la discussion: il cherchera, au contraire, à l'apprendre de toi.

Tes articles sur la symphonie de Beethoven sont d'une importance décisive et j'ai éprouvé une joie intense en voyant comment la force de la vérité surpasse la manière de considérer les choses, de sorte que tu sacrifies ta propre nature d'artiste pour la Vérité. Oui, comme animé par l'Amour, tu anéantis l'entier Beethoven qui nous a émus si profondément, qui nous a fait vibrer d'un même frisson sensible pour voir l'Art unique, l'Art vrai, l'Art éternel, le bien commun de tous les hommes, s'élever de ses propres ruines.

Précisément, comme nous deux reconnaissons un jour que Beethoven, pour arriver jusqu'à l'universelle d'une plus haute vie, avait également anéanti la partie plus personnelle de sa nature. Dans l'individu, ce grand acte de sacrifice personnel à l'œuvre seulement d'une façon inconsciente, et quiconque, librement, oblige sa propre volonté à le faire, occupe, dans l'histoire du développement de l'humanité, une place plus élevée que celui qui s'anéantit inconsciemment.

C'est ce qui l'arrête; tu exprimes ce qui existe; nous ne pouvons rien faire d'autre, c'est ce qu'il y a de plus élevé, et tant que nous n'aurons pas déclaré cela, nous ne sommes pas de sérieux coopérateurs de l'œuvre de l'avenir.

Mais je m'imagine quel effort puissant il te fallu pour anéantir en toi-même l'égoïsme de la forme spéciale d'art. J'ai beau regarder autour de moi, je ne vois personne à que je puisse te comparer; le fait même que tu étais un musicien aussi complet, aussi absolu, suffisait à le distinguer. Seul est capable d'arriver jusqu'à l'invincible puissance de l'Amour burlesque celui qui, de prime abord, a la pleine conscience de l'Amour dans les relations purement individuelles, personnelles; détruire cette puissance signifie donc seulement l'étendre, l'élargir à l'infini; tu y es arrivé, par la raison même que tu étais nettement, entièrement musicien.

Zurich, le 27 novembre 1850.

... Manque de saine nourriture d'une part, excès de jouissance de l'autre; mais en particulier une façon de vivre absolument pas naturelle, voilà ce qui nous a conduit à un état de disposition à déprimer qui peut seulement disparaître avec la révolution entière de notre organisme « déformé ». « Superfluité » et privation: tels sont les ennemis destructeurs de notre humanité présente.

Prends la peine, avant tout, de rechercher ce qu'il faut entendre par superfluité et tu découvriras certainement que « superfluité » est tout ce qui contient les murs d'une ville. Nous tous qui vivons dans une ville, nous sommes condamnés à une plus misérable des suicides. Mais que dire alors des habitants de nos villages? Tous leurs efforts ne tendent-ils pas à se faire passer de la privation à la « superfluité »? Un travail excessif corrompt l'homme, exactement comme dans les villes, et à un tel degré, que les habitants des villages éprouvent le même désir « de superfluité » que leur fait paraître l'oisiveté — le seul contraste à l'excès de labeur qu'ils sont capables de comprendre — comme le digne but de leurs efforts. Une activité universelle est seule un plaisir absolument satisfaisant en lui-même et par lui-même; mais pour les lois relatives à la propriété, nous sommes tous liés à une activité spéciale, à une activité qui tend vers un métier absorbant seulement une de nos forces, mais à un point si haut que toute notre activité s'y consume; ainsi nous péreons notre ruine physique, notre anéantissement moral dans cette unique occupation de tous les jours; et nous considérons comme notre ennemi le détestable, l'odieuse, le dur travail que nous finissons par confondre avec l'activité en général, et comme conséquence, nous désirons lui substituer l'oisiveté absolue.

De même que nous avons besoin d'une cure d'eau pour remettre notre corps en santé, de même il nous faut une autre cure pour guérir, c'est-à-dire pour détruire les conditions qui déterminent notre maladie. Nous nous souhaiterions donc le retour à l'état de nature, nous voudrions être à l'égal d'animaux humains pour atteindre l'âge de deux cents ans? Dieu nous en préserve! L'homme est un être social qui arrive à l'omnipotence par la culture. Nous oublions pas que la culture seule peut nous conduire à la jouissance de l'homme dans sa plus haute plénitude. Mais le vrai plaisir

consiste à condenser ce qui est généralement digne de plaisir en quelque chose de concis et de particulier, de sorte que, en un instant, nous puissions recevoir ce que le Temps et les Éléments nous offrent dans une connexion ample et étendue.

Qui donc au moment du plaisir pense à sa durée? Qu'importe de vivre cent ou seulement trente ans, pourvu qu'on jouisse de la vie? La vie en elle-même n'est qu'une abstraction, la jouissance active donne seulement sa vraie valeur à la vie.

Mes compagnons arrivent: je dois terminer! Tu en es probablement assez pour cette fois!

Adieu! cordiales salutations.

Décembre 1850.

Mon excellent frère,

Quel épouvantable vacarme fais-tu autour de ma personne! Si je parle maintenant de moi, je dois le faire en termes plus modestes et certainement sans affectation.

Mon livre, qui s'intitule maintenant *Opéra et Drame*, n'est pas encore terminé; il sera au moins deux fois plus considérable que l'*Œuvre d'art de l'avenir*. La conclusion me prendra certainement tout le mois de décembre; puis, pour recopier et revoir, le mois de janvier en entier.

Je puis te communiquer seulement le plan général.

I. — Exposition de la nature de l'opéra jusqu'à notre époque, avec la conclusion; la musique est un organisme reproducteur (Beethoven s'en est servi, on peut dire, pour donner de la vie à la mélodie), conséquemment un organisme féminin.

II. — Exposition de la nature du drame, depuis Shakespeare jusqu'à nos jours; conclusion: le sens poétique est un organisme procréateur et le but poétique la semence fertilisante qui croît seulement avec l'ardeur de l'Amour et qui est le stimulant de la fructification de l'organisme féminin qui doit, à son tour, faire engendrer la semence reçue dans l'Amour.

III. — (Ici seulement je commence.) Exposition de l'acte de reproduction du but poétique moyennant le parfait langage de la parole.

« Je n'ai rien épargné pour être exact et complet; pour ce motif, j'ai immédiatement pris la résolution de ne point me hâter, de façon à ne point être superficiel. J'ajouterai une figure; je ne sais si je l'insérerai dans mon livre. »

Janvier 1852.

En ce moment, je ne puis te dire que peu de choses au sujet de l'achèvement du grand poème dramatique auquel je travaille. Je pense seulement à ceci: avant d'écrire le poème: *La Mort de Siegfried*, j'ai dessiné tout le Mythe dans sa gigantesque logique; et ce poème a été une tentative — qui, eu égard à notre théâtre, m'apparaissait comme réalisable — pour donner une *essentielle péripétie* du Mythe et, en même temps, une indication de la logique, sa conséquence.

Lorsque je me consacrai entièrement au travail pour le traduire en musique, en ne perdant jamais de vue notre théâtre moderne, je compris combien l'entreprise que j'avais projetée était imparfaite; c'est ainsi que pour rendre possible *La Mort de Siegfried*, j'écrivis le *Jeune Siegfried*; lorsque l'ensemble prit forme, je compris d'autant mieux par le développement des scènes et de la musique de *Jeune Siegfried*, qu'il importait de présenter plus clairement toute l'histoire aux sens.

Cette considération ne fut pas la seule qui me pousse à adopter mon nouveau plan; il y avait surtout et spécialement la puissance irrésistible du sujet adapté à la représentation, sujet qui me fournissait des trésors de matériaux artistiques à développer et qui aurait été criminel de laisser dans l'ombre. Pense au contenu du récit de Brünnhilde dans la dernière scène de *Jeune Siegfried*; le destin de Siegmund et de Sieglinde; la lutte de Wotan contre les convenances (Fricka); la noble défiance de la Walkyrie; la colère tragique de Wotan qui châtie telle défiance!

Penses-y selon ma façon de voir, avec l'extraordinaire richesse des situations réunies en un drame cohérent et tu as devant les yeux une des plus émouvantes tragédies qui soit; une tragédie qui offre aux sens tout ce que doit en avoir mon public pour pouvoir facilement comprendre — dans l'acceptation la plus large — le *Jeune Siegfried* et la *Mort*. Ces drames seront précédés d'une seconde introduction, qui sera représentée à part, une journée spéciale d'ouverture des fêtes. Elle commence avec Albéric, qui poursuit les *Trois filles du Rhin* de sa passion amoureuse, est repoussé de toutes les trois, l'une après l'autre, et, fou de rage, finalement vole l'*Or du Rhin*. Cet or est un joyau étincelant caché dans la profondeur des ondes (*Mort de Siegfried*, acte III, scène 1^{re}); mais il possède un autre pouvoir, dont peut jouir seulement celui qui renonce à l'Amour. (Ici, tu as le motif plastique qui conduit à la *Mort de Siegfried*: imagine toute la plénitude des conséquences!) La capture d'Albéric, le partage de l'or entre deux frères géants, l'immédiate effet de la malédiction d'Albéric adressée contre eux avec, comme conséquence, le meurtre de l'un des deux frères, tout cela est le thème de l'introduction.

Par cette nouvelle conception, je romps définitivement tout rapport avec notre théâtre et notre public d'aujourd'hui; je m'en détache d'une façon décisive et pour toujours. Tu me demandes, maintenant, ce que je me propose de faire avec mon plan? Tout d'abord, le réaliser, comme mes moyens poétiques et musicaux me le permettront; trois ans seront au moins nécessaires.

ABONNEMENT SPÉCIAL

au Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi

	Par An
France.....	10 fr.
Union postale.....	12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.

Je ne puis penser à une exécution que dans des conditions absolument spéciales: j'élèverai un théâtre sur les bords du Rhin, et j'enverrai des invitations pour un grand festival dramatique. Après une année de préparatifs, je présenterai mon œuvre complète en une série de quatre journées.

Pour si étrange que puisse paraître ce plan, il n'en est pas moins le seul auquel aspirent ma vie et mes forces. Si je vis pour en voir l'achèvement, j'aurai vécu glorieusement; sinon, je mourrai pour quelque chose de grand. Cela, seulement, peut me procurer un peu de joie. Adieu!

Richard Wagner.

(Traduit de l'original par Georges Dubu.)

L'ARCHE DE NOÉ

XXI

LE MARABOUT

Embranchant deux échasses grêles
Aux nodosités de bambou
Sous les deux basques de ses ailes,
C'est un vieux monsieur Marabout.

En fait de nez son masque s'orne
D'une énorme boîte à ciseaux,
Et grâce à cet abus de corne
C'est le Cyranos des oiseaux.

Il jouerait aussi bien le rôle.
Ce grave et comique échassier,
Avec son cou dans son épaule
De ganache ou de financier.

Un petit duvet rare et triste
Sur son crâne trépassé au vent;
Il a l'air d'un vieux bouquiniste,
D'un antiquaire ou d'un savant.

Il a l'air d'un vieux philosophe
Dans un siècle jeune attardé,
Ou bien, ruminant une strophe,
D'un vieux poète démodé.

S'y trouvant bien mieux à son aise
Qu'en nos vestons, il a gardé
Le vieil habit à la française
Que ses aïeux ont possédé.

Il reste longtemps immobile,
Pieds écartés, le dos bossu,
Sans nulle apparence de bile,
Et ridicule à son insu.

Sur vous, obstinément, il braque
Avec beaucoup d'attention
Un regard hypochondriaque
Surveillant votre intention...

Son petit œil suit votre geste
Avec une sévérité
Qui, sans erreur possible, atteste
Un manque de tranquillité...

Et croit-il avoir une menace
Dans l'imprévu d'un mouvement?
Se transforme d'aspect bonasse
Se transforme effrayablement!

Du foulard blanc qui le préserve
Voilà qu'il vous sort tout à coup,
Tenu jusqu'alors en réserve,
Un affreux tuyau: c'est son cou!

Chauve de la moindre peluche,
Ride, grenu, flasque et plissé,
C'est son cou cou, cette baudruche
D'un vieux rose violacé.

A ce cou, par devant, s'accroche,
— Gonflant au sursaut belliqueux
Et ballottant comme une poche —
Un vilain gésier variqueux!

Le Marabout est en colère!
Son duvet blond s'est hérissé;
Vous dardant d'un œil qui s'éclaire,
Sur ses jambes il s'est dressé!

Et puis, avec des airs cocasses,
Voilà qu'il ouvre son compas,
Déarticulant ses échasses
Dans le sens qu'on n'attendait pas!

Il arpenté sa garconnière
Sur ses deux fuseaux en bois sec,
Et vous insulte à sa manière
En faisant claquer son grand bec!

Et puis il rentre dans sa hutte,
Soudain!... Comme un vieux professeur
Qui s'en va, las d'une dispute,
Vous dénoncer chez le censeur!

Miguel Zamacois.

NEDJMA

NOUVELLE INÉDITE

Bou-Aziz était venu acheter un mulet à Djellal. Tandis qu'il hurlait ses babouche aux cailloux des ruelles grimpautes, à la suite d'un kébiri cérémonieux et déguenillé, il comparait avec dédain les khands du village à la maison paternelle de Khanga, que des maçons venus de Tunis avaient édifiés en belles briques d'argile, entées au soleil du désert. Khanga-Sidi-Nadji a des palmiers et de l'eau courante. Ici, rien que la roche nue, l'âpre Aurès et le ciel au-dessus des terrasses. Dans sa gaudouze blanche, sous le fin bur-nois qui lui flottait aux épaules, Bou-Aziz se réjouissait de n'être pas un vil chahouia des montagnes, mais un Arabe de bon sang, et de grande fortune, un fils des conquérants lointains qui avaient planté sur ce sol d'Afrique la bannière vénérée d'Islam.

Or, une porte s'était ouverte sur ses pas, la porte d'un gourbi pareil aux autres, aussi étroit, aussi gris, aussi pau

Et à la place de la vision claire surgit un long gaillard aux sourcils durs. Ses yeux exprimaient une telle insolence que Bou-Aziz ne put pas la discrétion de se taire :

— C'est son mari ? demanda-t-il.

Non, ce n'était que son beau-fils, Ben-Sliman.

— Un bon gardien ! ajouta le kèbir.

Certes, Bou-Aziz n'avait pas besoin de cette manière d'avertissement pour se méfier. Il savait avec quelle jalousie, dans la famille arabe, kabyle ou chaouïa, des fils d'un premier lit ont coutume de veiller sur l'honneur de leur père. Il savait que maint coup de poignard et maint coup de feu n'a pas d'autre cause. Mais parce qu'il se disait :

— Prenons garde !

Il se mit à se dire aussi :

— Essayons !

Les premières ombres de la nuit se massaient dans les gorges du Djebel-Chercher et Bou-Aziz venait de quitter Djellal avec son mulet et un domestique quand, à un tournant de la piste, une vieille femme l'aborda.

— Salut, Sidi ! Te attendais. Tu vois ; je suis une vieille. Mais Nedjma est jeune et je viens te parler pour elle. Je suis arabe. Evidemment, mon arabe n'est pas le même que le vôtre. Je suis vieille, et tu sais, la femme fuit la barbe blanche comme la brebis fuit le loup. Elle languit dans cette maison, Sidi, elle languit ! Surtout depuis qu'elle t'a vu avec le kèbir... Mais que faire, avec son beau-fils... Moi j'ai dit à Nedjma : « Yamina t'aime ; laisse-la faire... » On m'appelle Yamina, Sidi, et toi, tu es Sidi. Veux-tu que je t'explique ? Voici la saison chaude qui approche. Des caravanes passeront ici. Elles camperont, la nuit, dans la vallée. Sois à Djellal cette nuit-là. Si les chiens aboient, tu comprends, on croira que c'est à cause des tentes. Tu viendras sans être vu...

— Et si j'y va de la lune ?

Il n'y aura pas de lune toute la nuit. Tu prendras un burqa et tu grimperas. Pas par la piste, — tu risquerais trop, — à l'escalade.

— La montagne est à pic.

— Tu es jeune et Nedjma te désire.

— Comment saura-t-elle que je suis là ?

— Elle le saura, sous ta main.

— Jure que tu dis vrai.

— Sur ma tête comme sur ta tête !

— C'est très bien. Je te salue, Nedjma. Tout arrivera, si il plaît à Dieu !

De jour en jour la chaleur devenait plus accablante et, dans son cirque abrité des vents du Nord, Khanga ne fut plus qu'une fournaise où le feu du jour se consumait.

C'est la saison des premières siestes. Mais Bou-Aziz ne dormait guère. Au fond de la salle obscure où il abritait sa langue de noble, appuyant sa joue maigre sur une main trop fine, il imaginait une Nedjma arachée à ses viles besognes, allant et venant par les pots de kohl, de henné et de rose, les tapis de gaze et les miroirs d'ivoire, comme une femme à lui, toute aux voluptés permises du harem, protégée contre les regards indiscrets par des portes mieux closes que celles de Djellal.

Pardieu, il allait jusqu'au café maure de l'oasis, où des nègres de Tugurt pincèrent les cordes du *gambri* et tapotaient leur tambourin, en égrenant d'interminables mélodies. Devant la porte large ouverte, dans une flaque d'or hallucinante, trottaient de petites hirondelles bleues à gorge rouge. La gélasse s'écaillait. L'air vibrail, comme s'il eût bouilli, au ras du sol. Accroupi dans l'ombre, un des nègres chantait des chansons chères aux jeunes hommes, des chansons pleines de musiques, de parterres fleuris et de gracieuses dames dévoilées. Et ce n'est pas sans trouble que Bou-Aziz écoutait des paroles comme celles-ci :

Elle parait à sa porte et vint en se dandinant. Plus noble qu'un saut, qu'un pas, qu'un vif. De mes deux bras je l'enlaidis.

Et je la baisai sur les dents...

Ami, dit-elle, il faut patienter.

Et Dieu nous donnera une heure de délices.

Se ravisa-t-elle tout à coup :

Viens, et prends garde, malheureux !

Les yeux alors extasiés, comme ceux des nègres, ces entrées de l'air de lit, il se précipita à la désirer les gestes et les attitudes que naguère il avait aimés chez les nobles courtisanes de Biskra. Mais où elle l'environnait encore le mieux, et de la façon la plus neuve, c'était le soir, dans le jardin familial, après que le muezzin avait par trois fois jeté son quadruple appel nasillard, du haut de la mosquée de Sidi-Elmoubarak. Par là, dans le foisonnement des dômes dévoilés, et ce n'est pas sans trouble que Bou-Aziz écoutait des paroles comme celles-ci :

Les yeux alors extasiés, comme ceux des nègres, ces entrées de l'air de lit, il se précipita à la désirer les gestes et les attitudes que naguère il avait aimés chez les nobles courtisanes de Biskra. Mais où elle l'environnait encore le mieux, et de la façon la plus neuve, c'était le soir, dans le jardin familial, après que le muezzin avait par trois fois jeté son quadruple appel nasillard, du haut de la mosquée de Sidi-Elmoubarak. Par là, dans le foisonnement des dômes dévoilés, et ce n'est pas sans trouble que Bou-Aziz écoutait des paroles comme celles-ci :

Elle parait à sa porte et vint en se dandinant. Plus noble qu'un saut, qu'un pas, qu'un vif. De mes deux bras je l'enlaidis.

Et je la baisai sur les dents...

Ami, dit-elle, il faut patienter.

Et Dieu nous donnera une heure de délices.

Se ravisa-t-elle tout à coup :

Viens, et prends garde, malheureux !

Un matin, comme la première caravane longeait Khanga, Bou-Aziz, qui depuis des jours étouffait dans son corps et dans son cœur, avait dit à son muletier :

— Mahmoud, selle mon cheval blanc, selle le mulet de Djellal et prends deux couffins de dattes pilées, que j'aille là-bas faire des échanges.

Et Mahmoud et lui s'étaient engagés dans la montagne avec la caravane, avec les bêtes et les gens, les hommes et les femmes, les vieillards munis d'un bâton et les enfants portés sur le dos, avec la file des chameaux et les troupeaux de chèvres, avec les coqs, les poules, les mulets, les chevaux, les ânes, et les squelettiques *slooughs* que des gamins tenaient en laisse courte. Par les sentiers, le long de la piste en corniche, leur caravane avait violé le silence des pics aux tons de soufre et des cubes rougeâtres pareils à de monstrueux casbahs. Au passage de la montagne Aïcha, un mulet avait roulé dans le ravin, avec sa charge de volailles et de vaisselle. L'on avait cheminé sous l'auvent d'un soleil, à l'infamie chaleur. L'on commençait à tomber quand on arriva à Djellal. Le village fut laïché à gauche et l'on devint la piste raide qui aboutit, cent mètres plus bas, à la vallée. Une douzaine d'oliviers et quelques noyers groupés autour de l'arbre-voir la rafraîchissaient d'un peu de verdure.

Pendant que les tentes se dressaient, que les feux s'allumaient pour le couscous, des gens descendant de Djellal, soudain Bou-Aziz aperçut Yamina. Elle vint négocier avec lui, fit mine d'examiner les dattes et lui jeta ces mots :

— Cette nuit, quand la lune sera couchée !

— M'attendez-vous ? fit Bou-Aziz.

— Nous t'attendrons... Paix ! on nous observe.

Elle partit. Bou-Aziz regarda autour de lui et reconnut Ben-Sliman. Machinalement, il tira le couteau qui pendait à sa taille, dans une gaine de filai. Mais les loques du guez le rassurèrent.

— Il n'oserait ! pensa-t-il.

Et il se rappela une histoire : jadis, du temps que son père était jeune, des hommes de Djellal avaient assassiné le fils du caïd de Khanga. La vengeance du caïd fut terrible. Il attira par ses nobles chaouïa dans sa maison et la nuit, de sa propre main, il le serra l'un après l'autre... Certes, on ne devait

pas avoir oublié, à Djellal, ce que coûte la vie d'un seigneur arabe.

Alors, sans autre souci, il laissa son muletier vendre des dattes et mena son cheval à l'écurie. Le village s'apercevait de la surplomb, si pauvre avec ses masures de pierre sèche, si minuscule, si perdu là-haut, qu'il fallait connaître son existence pour le distinguer de la masse abrupte où les vieux Berbères l'avaient juché, en nid d'aigle.

— Ce ne sera pas facile ! songeait Bou-Aziz.

Il y avait bien, à la base du mont, quelques poissades de bœuf. Puis, rien qu'une muraille lisse où des gargouilles de bois, fixées aux maisons en bordure, dégorgeaient leurs eaux ménagères. Arriverait-il jusqu'au bout... Mais voici qu'il repartait, sur la route du ciel, le gouri de Nedjma : alors, il lui sembla que le beau sourire l'attirait doucement, infailliblement à la cime.

La nuit. Le silence. L'escalade. Rageur, les mains fouilleuses et les pieds sans babouches, il grimpa, retenant son souffle, s'agrippant aux moindres saillies. Une pierre, sous ses doigts crispés, céda, roula jusqu'au ravin. Il ne bougea plus, l'oreille aux écoutes. Puis, n'entendant aucun bruit, pas même un aboiement, il continua. D'effort en effort, lentement, il monta. Un moment vint qu'il ne monta plus : la roche était si glissante que toute tentative devenait inutile. Il leva les yeux, et le faite lui apparut très proche. Fallait-il renoncer à l'atteindre ? Obliquer ? Redescendre de quelques pas pour chercher ailleurs ? Tout à coup, au frisson affreux, il saisit : il sentit le vide sous lui, et le vertige le colla désespérément à la roche. Il crut que c'était la fin, qu'il allait à son tour se détacher de la cime comme la pierre et rouler jusqu'à elle... A cet instant, il s'entendit doucement appeler et une corde descendit jusqu'à ses mains. Il s'y cramponna ; elle se tendit, et en deux tractions il fut près de Nedjma. Il y avait O Nedjma, Nedjma, Nedjma !

— Et tu avais emporté le mien, bien-aimé. — Comment as-tu fait ? Yamina est là ? — Elle veille... Causons bas.

Il la baisa sur la bouche, avidement, sur sa jolie bouche de femme berbère, puis se recula un peu pour mieux la voir, ravi de la trouver si belle.

Plus timide, elle ne le regardait pas ; elle regardait le ciel plein d'un murmure d'étoiles. Un rai d'argent luisait entre ses cils, et, comme ses lèvres s'entr'ouvraient, Bou-Aziz y remit les siennes en chantonnant :

Et je t'ai baisée sur les dents.

Elle continua le couplet :

Dieu nous a donné une heure délicieuse.

Par l'échancrure de la misérable gaudouire il avait passé sa longue main fine, et il sentait frémir la souple taille de l'aimée... Brusquement leur étreinte se dénoua et Nedjma bondit en arrière. Deux ombres venaient de surgir. Bou-Aziz eut à peine le temps d'effleurer le manche de son couteau. Un terrible coup de matraque en plein front l'envoya à terre, comme un plateau, assommé. A travers sa douleur, il sentit passer sur son visage une haleine chaude, et dans sa bouche s'enfonça un poing qu'elle essaya de mordre. Ensuite il perçut qu'on le soulevait de terre et qu'on le balançait dans le vide. Tout se brouilla dans un suprême vertige : Nedjma, son cheval, la nuit bleue, le désert fauve, les vertes ombres de l'oasis. Puis ce fut une secousse atroce, et Bou-Aziz ne pensa plus à rien.

Nedjma avait assisté à cette scène muette, le dos au mur de sa maison, les genoux tremblants, les yeux dilatés d'épouvante. Elle comprenait la raison de ce silence, pourquoi ni juron ni blasphème, ni coup de poignard ni détonation de fusil : il fallait qu'un cri d'effroi, pour que la police des rousmis n'intervint pas, pour que les voisins ne soupçonnassent aucune honte. On se disait : c'est un étranger qui s'est égaré dans l'ombre en voulant monter à Djellal... Et qui donc aurait distingué, demain, sur le front du cadavre, entre un coup de matraque et ceux du rocher ?

C'est pourquoi Nedjma, dans son angoisse, se sentait ramené à l'espérance. Elle calculait qu'on ne la tuerait peut-être pas, puisqu'on avait intérêt à cacher le meurtre. Elle ne pensait ni à sa faute ni à son déshonneur, ni à celui qui gisait dans le ravin pour l'amour d'elle. Elle pensait à une seule chose : ne pas mourir. Et d'avance elle savourait la douceur d'être graciée, jusqu'à en sourire, convulsivement.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

Il la saisit par une épaule et la secoua comme une chose inerte en lui répétant dans la bouche :

— Chienne ! chienne !

Ben-Sliman eut-il peur d'un mauvais coup ? Il crut prudent d'intervenir :

— Ne la tue pas, père. Songe aux rousmis, songe aux dours que tu as versés aux siens pour l'avoir.

Mais où les voyant venir à elle, matraque au poing, elle détailla. Ses bras se tendirent en avant comme ceux d'un enfant qu'on va battre, ses dents s'entrechoquèrent, sa bouche s'ouvrit pour crier.

— Tais-toi, chienne ! gronda la voix étouffée du mari.

montagnes de la Bohême en cinq colonnes. Les quatre colonnes de la gauche ne rencontrèrent aucune résistance ; celle de la droite, commandée par le comte de Wittgenstein, fut portée sur le camp de Pirna d'où, après un brillant engagement où elle prit un aigle et trois canons, elle délogea les troupes du corps de Gouvion Saint-Cyr, qui l'occupait. Mais, à la suite de cette opération, la colonne de Wittgenstein parait à une trop grande distance des autres pour pouvoir être promptement soutenue si elle venait à être attaquée par des forces supérieures. On croit donc devoir rapprocher celles-ci et les faire avancer par Toplitz, Seyda, Trautenstein et Dippoldswalde.

Dans la soirée du 25, toute l'armée alliée se concentra devant Dresde. Le 26, on fait une reconnaissance sur la place pour s'assurer si l'on ne peut pas l'emporter de vive force, ce qui donnerait l'avantage de détruire le pont et d'enlever ainsi aux Français un de leurs principaux débouchés. Par les prisonniers capturés dans cette journée, on apprend que Napoléon vient d'arriver avec sa garde et ses réserves de cavalerie et qu'il se propose d'attaquer le lendemain. L'armée alliée prend donc une position sur les hauteurs devant la ville. Dans la soirée du 26, on est informé qu'un corps français considérable a passé l'Elbe à Königstein et réoccupé le camp de Pirna.

Le 27, l'affaire s'engage à la pointe du jour par une forte canonnade. Le temps est épouvantable ; une pluie battante ne discontinuant pas. On ne fait que se canotier. La possession d'une place forte au centre de son armée offrait à Napoléon l'avantage de pouvoir étendre sa ligne. Il porte, en conséquence, des forces très considérables sur les deux ailes des alliés, mais particulièrement sur la droite. Malgré cela, toutes ses attaques sont repoussées et il ne réussit point à gagner un pouce de terrain.

Cependant, à la fin de la journée, sur la droite, ses forces se sont accrues ; jointes à celles venues de Königstein, elles menacent les communications des alliés et les routes par lesquelles ils doivent arriver leurs munitions ; elles empêchent Bernadotte, de se réunir à eux. Dans cet état de choses, ils jugent qu'en restant devant Dresde et en attaquant Napoléon, même avec succès, les résultats seraient à peu près nuls, puisqu'il peut se retirer, protégé par les canons de la place d'où il serait impossible de le déloger. Cette considération prévaut et l'on se décide à se porter par la droite, derrière les déficits qui séparent la Saxe de la Bohême, avec l'intention de reprendre bientôt l'offensive et de remarcher en avant.

Grâce à ces détails, nous pouvons aisément reconstituer par la pensée le théâtre sur lequel, dans la journée du 27, Moreau trouva la mort. C'était vers midi, au gros de l'action qui s'était engagée dès le matin. La pluie tombait à torrents et de toutes parts, grondait une canonnade effroyable. Coiffé d'un chapeau haute forme, botté et éperonné, un manteau jeté sur le frac blanc dont il était orné, Moreau se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais, au même moment, un boulet tombé de haut, atteignit Moreau au genou droit qu'il brisa, traversa le cheval et alla fracasser la jambe gauche du cavalier. Ils s'abattirent l'un et l'autre. Sur l'ordre du Tsar, on se précipita au secours du blessé pour le dégager. Il était sans connaissance et ne reprit ses sens que pendant qu'on le transportait, sur des lances arrangées en brancard, jusqu'à une maison voisine où, après examen de la blessure, les chirurgiens durent déclarer que l'amputation de la jambe droite pouvait seule lui sauver la vie. D'après Svinine, il aurait alors demandé s'il n'était pas nécessaire aussi de lui couper l'autre et, sur la réponse qui lui fut faite, il se serait écrié :

« Votre Majesté s'expose trop et bien inutilement », dit Moreau au Tsar.

Alexandre donna de l'épée pour le suivre en arrière et le général le suivit. Mais,

